

LA VIE LITTÉRAIRE

Par Pierre-Henri SIMON

J', en toute simplicité, le plaisir que j'ai eu à lire, il y a déjà quelques mois, l'ouvrage de M. Jean-Claude Lovey, *Situation de Blaise Cendrars* (1), qui fut une thèse de l'université de Fribourg dont j'avais proposé le sujet et conseillé les premiers travaux. M. Lovey a bien voulu se ranger à mon projet critique, qui est d'interroger les œuvres sur une signification que je crois plus importante au niveau de la conscience cultivée et réfléchie qu'à celui des complexes subis et des structures imposées. Non que je sous-estime les hypothèses explicatives que fournissent les forages de l'inconscient individuel et collectif ; mais enfin, je persiste à voir le foyer essentiel de la création littéraire dans un acte de l'esprit qui, par une expérience et une culture, définit une situation personnelle et, à travers elle, une relation de l'homme au monde et à l'histoire. Naturellement, cette substance morale des œuvres prend sa chaleur et son éclat à travers des intuitions métaphysiques, des inclinations esthétiques et des ondes passionnelles qui ne sauraient s'exprimer que par une personnalisation du langage ; c'est ainsi qu'une critique du style n'est pas séparable d'une critique de signification, celle-ci fut-elle orientée sur les idées mêmes. Dans ces perspectives, M. J.-C. Lovey a eu raison de distinguer trois parties de son étude : « l'aventure », qui esquisse une biographie intérieure de Cendrars ; « la conscience », qui en dessine la projection au plan d'une philosophie de la vie, et « le style », qui poursuit à travers une rhétorique renouvelée les accents les plus intimes individuels de son témoignage et les plus hautes chances de sa présence.

Quand M. Lovey écrit : « Très tôt, il apparut que Blaise Cendrars avait été l'une des figures de proue de la littérature contemporaine et un témoin lucide de notre temps », je veux bien que la concitoyenneté helvétique du peintre et de son modèle entre pour quelque chose dans cette prédilection, mais elle peut parfaitement se justifier en termes objectifs. Si l'on met à sa date la *Prose du Transsibérien* — 1913 — on doit bien voir en son auteur l'un des introducteurs du cosmopolitisme moderne et de ses moyens d'expression. *Moravagine*, en 1926, est, entre Dada et *la Nausée*, une des fortes professions de foi de la religion de l'absurde, et *Eloge de la vie dangereuse*, l'Or et *Rhum* ne cessent d'affirmer le dépassement du désespoir dans l'action aventureuse, cependant qu'*Anthologie nègre*, en 1921, et *la Vénus noire*, en 1923, contribuaient à l'expression du thème africain et du mysticisme primitif dans les lettres et les arts. Ces incursions vers les nouvelles modes de l'intelligence et du sentiment auraient moins d'importance si elles ne laissaient subsister, sous le dilettantisme et l'anarchie, des convictions positives et des sentiments naturels qui donnent à la pensée et à l'œuvre de Cendrars un poids d'humanité et un tel accent de santé et de courage. Ce citoyen suisse a bien pu s'engager en 1914 dans la Légion étrangère pour des motifs qui n'étaient ni l'idéalisme de la juste guerre selon Péguy ni le romantisme de la fleur au fusil d'Apollinaire, mais le goût de l'action grande et risquée ; et il fallut peu de mois pour que la cruelle folie de la guerre inspirât à l'auteur de *J'ai tué* des réflexions de générosité et de pitié qui renvoyaient à Barbusse et à Romain Rolland. Il pourra, voyageur, s'enivrer de tous les alcools de la terre, de tous les folklores et de tous les dépaysements ; jamais pourtant il ne sera aveugle ni insensible au spectacle infi-

« Situation de Blaise Cendrars », de JEAN-CLAUDE LOVEY « Lettres 1920-1941 », de MAX JACOB « Chant de la Grande Dixence », de MAURICE CHAPPAZ

RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE RÉGULIÈRE

niment répété des « peuples en souffrance », et pour n'être pas dogmatiquement révolutionnaire, sa protestation demeure intimement humaine. « C'est à Rio, a-t-il dit, que j'ai appris à me déjeter de la logique. Vivre est un acte magique » ; mais il pense sans confusion et il écrit en ordre. La découverte du particulier le passionne, mais il sait que, sur le fond des choses, le voyage n'apprend rien, et qu'au retour il est inévitable et encore difficile de se retrouver « un homme avec une femme ». Le néant l'assiège, mais il se défie de son vertige, et il ne choisit ni contre la vie — « Le simple fait d'exister est un véritable bonheur », — ni contre l'homme : « Il n'y a qu'une seule chose de sublime au monde, l'homme et son habitat ». Enfin, son positivisme et son pragmatisme ne le détournent pas de certaines curiosités ou nostalgies religieuses que traduisent par exemple les *Pâques à New-York*.

C'est, m'a-t-il semblé, cet humanisme de Cendrars qui reçoit le meilleur éclairage dans l'ouvrage de M. J.-C. Lovey, où nous sommes d'ailleurs très renseignés sur les lectures décisives de sa jeunesse : Nerval, Rimbaud, Villon, Balzac, Remy de Gourmont. Ainsi devient-il ce « brahmane à rebours » qui cultive sa vie intérieure non dans la contemplation immobile mais par le voyage et l'action. Reste l'artiste, ou plus précisément le stylistique, et sur ce point M. Lovey nous déçoit un peu. On aurait aimé, dans l'analyse de l'écriture de Cendrars, plus de référence à celles de ses contemporains ou immédiats précurseurs, Valéry, Leconte de Lisle, Jacob, Morand, Apollinaire, créateurs avec lui d'un impressionnisme moderne, accordé à la civilisation du mouvement perpétuel et de l'ubiquité planétaire. Quand il écrit, par exemple : « Toutes les femmes que j'ai rencontrées se dressent aux horizons — Avec les gestes piteux et les regards tristes des sémaphores sous la pluie », je ne crois pas contestable l'influence de Barnaboth. Cependant, d'une manière générale, le caractère propre de sa manière est d'accorder sa vision d'observateur mobile et amusé à un réalisme immédiat et simple ; il évite ainsi l'espèce de préciosité kaléidoscopique qui scintillait déjà chez Larbaud et deviendra plus éclatante chez Morand. M. Lovey a raison de parler de sa simplicité, de son naturel, de son absence de recherche et d'affectation ; ce fut sa vertu d'écrivain, mais aussi son péril quand des travaux diffus de journaliste et de reporter l'exposèrent à l'improvisation et au bâclage. L'artiste est inégal, comme l'est le penseur : M. Lovey l'a bien montré. Hors série par la vigueur de sa personnalité et l'originalité de ses dons, Blaise Cendrars reste malgré tout comme un grand écrivain à l'état d'ébauche.

C'est un professeur anglais, S. J. Collier, lecteur à l'université de Sheffield, qui a recueilli et commenté les lettres

de Max Jacob à Théophile Briant et à Conrad Moricand ; et c'est un éditeur d'Oxford qui les a publiées (2). Peintre, poète, directeur de galeries à Paris entre 1920 et 1930, puis retiré en Bretagne où il anima un journal de lettres et d'art, le *Goéland*, Briant connaissait Max Jacob depuis 1919, et l'un et l'autre étaient liés à toute l'avant-garde des peintres et des écrivains de l'époque. Quant à Moricand, d'origine suisse et aristocratique, il fut dès avant 1914 un personnage pittoresque de Montmartre et de Montparnasse, où il dissipa sa fortune au point de devoir s'engager, en 1938, dans la Légion étrangère, puis chercher asile aux Etats-Unis, chez Henry Miller, son ami. De Saint-Benoît-sur-Loire, où, converti par une vision mystique du style le plus moderniste, il résida presque constamment, de 1921 à 1928, puis de 1936 à sa mort, Max écrit fréquemment à Briant et à Moricand, qui sont parmi ses meilleurs amis. Entre les trois hommes, il n'y a pas seulement l'amour de la poésie et de la peinture, mais un goût décidé et une compétence assez remarquable pour les sciences occultes, et spécialement pour l'astrologie, que le poète du *Cornet à dés*, devenu chrétien authentique et théologien amateur, se montre soucieux d'intégrer dans l'orthodoxie de sa foi.

Je voudrais pouvoir dire que ce petit volume, agréable à manier, nous apporte sur la personnalité de Max Jacob ou sur le mouvement des lettres et des arts entre les deux guerres des révélations importantes, mais la vérité, à laquelle je me sens tenu, est plus modeste, et nous ne dépassons guère le niveau anecdotique. Avons-nous au moins la satisfaction de savourer les fumets et les épices d'une prose d'écrivain original et cocasse ? Pas même, parce qu'en bavardant avec ses amis Max Jacob improvise et ne corrige guère, comme il le fait dans ses livres surveillés, par des réussites de plume, son modernisme et les fougasses de son mauvais goût. Des calembours, des facettes de rapin et des bouts rimés y alternent avec des poèmes qui pourraient être de Dada, des dissertations d'astrologie et aussi d'édifiantes homélies, qu'il y a tout lieu de croire sincères, pour confesser sa foi catholique et y convertir ses amis : tout cela fait un cocktail mal fondu et d'ailleurs pauvre en alcool. Les lettres les plus émouvantes sont les dernières, écrites de Saint-Benoît-sur-Loire, où Max Jacob se cachait, souffrant des épreuves de sa race juive, spécialement dures pour sa propre famille, et attendait sur lui-même le coup qui ne manqua pas de tomber. Il le reçut avec courage, en chrétien qui voit une bénédiction dans l'épreuve et sans se départir de son bienveillant humour. Durant son transfert à Drancy, il put griffonner sur une carte à Moricand ces deux phrases dont la rencontre le dépeint : « Que la volonté de Dieu soit faite ! Les gen darmes sont charmants... »

M. Jean-Claude Lovey et Blaise Cendrars nous avaient introduits tout à l'heure dans le domaine suisse ; je vais y revenir et m'y attarder l'espace d'un paragraphe pour remercier le bon lettré fribourgeois Ernest Dutoit de m'avoir signalé, par lui y a quelques mois dans la *Petite Collection poétique d'écrivains romands*, un remarquable poème en prose de Maurice Chappaz, *Chant de la Grande Dixence* (3). L'auteur, qui paraît avoir collaboré comme technicien géomètre à la construction du gigantesque barrage, avoue son intention de traiter librement, dans son climat spirituel de Valaisan mystique, le sujet qui, par inspiration ou par ordre, sollicite les poètes russes d'aujourd'hui : l'épopée des grandes victoires de l'homme moderne sur la nature. En un cinquantaine de pages nerveuses et tendues, de pente assez abrupte pour entraîner sans malheur les néologismes provinciaux ou techniques, Maurice Chappaz a réussi à évoquer les travaux et les jours des mineurs qui percent les glaciers, hantent les cimes, violent les secrets profonds de la montagne pour contraindre à une course créatrice la cavalerie redoutable des fleuves souterrains : « Nous sommes ceux de la seconde Genèse : ils ont séparé la lumière d'avec les ténèbres. » Travail excessif, parfois infernal, et brutalement compensé par le vin et les fraïries dans la plaine ; mais, dit bien Chappaz, « l'œuvre dépasse le travail ». Et, dans le partage d'un labeur cerné par la mort, monte la sève savoureuse d'une exceptionnelle amitié : « Sur les autres chantiers, à ciel ouvert, on ne peut pas être soudés comme là-dedans... Vous avez su, saigné des gouttes d'eau pour connaître la tendresse verte. » Cela ne renvoie-t-il pas à Cendrars et, mieux encore, à Saint-Exupéry ?

De mois en mois un grossi le tas des brochures et voluminets poétiques, de prosodie généralement régulière, où des âmes sensibles et délicates cherchent avec plus ou moins de bonheur, leur voix juste. Contre ce genre de littérature, je n'ai pas de préjugés, mais plutôt un mouvement de sympathie préalable ; il ne me déplaît pas que la poésie prenne son souffle dans les battements du cœur, sa texture dans l'analyse des états d'âme, ni qu'elle s'accorde aux beaux rythmes fixés par la tradition de la langue. La rime même ne m'offusque pas plus dans le verbe lyrique que la raison dans l'architecture du poème ; j'irai jusqu'à dire que cela repose de la bouillie des mots sans nombre, ponctuation ni syntaxe où déferle, dans l'indifférence croissante des lecteurs, ce que la critique bluffée ou complice continue d'appeler poésie. Cependant, du côté de la tradition aussi la lecture est le plus souvent décevante. Les poètes qui osent réveil-

ler les vieilles lyres sans s'embarrasser du scrupule de reprendre des formes et des tons qui ont déjà beaucoup servi n'ont pas tort de le faire, car les nuances de leurs passions et le toucher de leurs doigts peuvent tirer de l'inouï, mais ils ne doivent pas se cacher qu'il y courent un grand risque, lequel vient justement de la facilité. Les grands lyriques français, spécialement ceux du seizième et du dix-huitième siècle, ont créé un instrument si riche et si parfait et un répertoire musical qui chante si bien dans toutes les mémoires qu'il est trop aisé de s'accorder à leurs harmonies et à leurs images avec une satisfaction de réussite et de plénitude, alors que manquent chez l'imitateur non pas la sincérité, mais la personnalité. Je l'écris pour les poètes, et j'en suis quelquefois, qui ne renoncent pas aux charmes de la poésie affective et discursive : attention à nous ! Soyons spécialement sévères à nous surveiller, à nous contraindre, à refuser ce qui vient d'abord ! Refaire du Lamartine, du Victor Hugo, du Baudelaire, est déjà un péril, mais les refaire en moins bon ! Ceux qui ont réussi, depuis cinquante ans, à réveiller les muses classiques, un Valéry, un Henri de Régnier, un Toulet, un Aragon quand il ne laisse pas déborder les mots et les sentiments, ne l'ont pu qu'en cultivant l'intensité, la rigueur, la densité de la passion, de la pensée, de l'humour.

Je faisais ces réflexions en feuilletant ces recueils que la générosité et le talent ne suffisent pas toujours à sauver de l'a-peu-près et du déjà-dit et à maintenir à l'indépendance poétique. Jean Loisy, qui a du souffle et du métier, a, dans *Terre étoilée* (4), pour un joli poème, *Entre l'Oise et la Marne*, cette nervalienne attaque : « Entre l'Oise et la Marne — Pays de mes amours — Il y a Senlis et ses tours — Sylvie à sa lucarne... — Il y eut dans Ermenonville — Loin de la cour et de la ville — Les dames roses de Rousseau... », mais fallait-il continuer : « Têtes menues — Cols blancs et hauts — Que trancheront les échafauds... » Voyons ! cher Jean Loisy, ce ne sont pas les échafauds qui tranchent, mais ce qu'ils supportent, hache ou guillotine... Jean-Laurent Prévost, dans *Poèmes pour Eurydice* (5), trouve, pour le thème d'une morte, des vers d'une solennelle et lamartinienne liquidité : « Solitude, lac noir où ma barque égarée — Glisse insensiblement vers les temps révolus », mais les mêle d'autres qui l'estiment trop lourdement sa barque : « Pour dire l'indécible il est toujours trop tard. » Ou bien il conclut un beau *Dimanche triste en la terra rima* par : « Mon âme est comme l'eau qui dort dans une vasque », où il y a tout ce qu'il faut éviter, le mot noble, l'image banale, l'écho de Samain. Plus prudent, Maurice Courant, qui a le goût des grandes marges et de l'impression belle, cisèle avec soin de courts poèmes où jaillit une image forte : « Sur l'asphalte du quai désert — Les grands lampadaires ont l'air — De femmes folles qui se savent » (6), et on lui sait gré de tomber rarement dans le bref espace choisi pour ses courses.

- (1) La Baconnière, Neuchâtel, 360 pages in-8°, 24 F.
- (2) Lettres 1920-1941, édité par S.-J. Collier (Basil Blackwell-Oxford), 150 pages in-12°.
- (3) Payot, Lausanne, 60 pages in-12°.
- (4) Points et Contrepoints, Paris.
- (5) La Revue moderne, 14, rue de l'Armorique, Paris-15°.
- (6) Quand l'heure sonne, *Désir de mon désert* (Points et Contrepoints).

BIBLIOGRAPHIE

Brazza explorateur
de HENRI BRUNTSCHWIG
Pour ceux qui ne connaissent Brazza qu'à travers les reportages colorés publiés en 1887 et 1888 par la revue *le Tour du monde* ou à travers le tableau de la *Délivrance des esclaves*, composé par Riou, précisément pour illustrer les articles du *Tour du monde*, l'ouvrage rédigé sous la direction d'Henri Brunschwig éclairera d'un jour tout à fait nouveau la personnalité de l'aristocrate romain devenu officier dans la marine française (1).
En introduction à ce travail effectué avec la collaboration de Jean Glession, Marie-Antoinette Menier, Gilles Sautter, Roger Silans, Etienne Taillemite et André Raponda-Walker, Henri Brunschwig indique en effet : « *Brazza explorateur*, *Brazza géographe*, *Brazza vedette française*, avait pour principaux adversaires les marins, héritiers d'une longue tradition de nationalisme, dont il partageait l'idéal et dont il aurait voulu devenir l'un des plus illustres représentants. »
Ainsi, une certaine démystification constitue-t-elle le mérite essentiel d'un ouvrage destiné aux spécialistes et aux curieux. Il s'agit en effet, surtout, de documents d'archives encore inédits, dont de larges extraits du rapport présenté par l'enseigne de vaisseau en août 1879.
Un index permet de retrouver facilement les noms de personnages ou de lieux cités par l'explorateur, et une carte détaillée permet de suivre au jour le jour la progression de Pierre Savorgnan de Brazza.

(1) Mouton, Paris 1966, 215 pages, 36 francs.

UN CENTENAIRE

VENCESLAV IVANOV

poète et prophète de l'œcuménisme

Dans un cimetière de Rome, de fidèles amis ont déposé cette année des fleurs pour honorer la mémoire de Venceslav Ivanov, grand poète russe, ami et disciple de Soloviev. Né à Moscou voilà cent ans, il mourut dans la Ville éternelle en 1949 après une existence extraordinairement riche de culture et de générosité de cœur. Poète mystique et philosophe, il anima et domina sa génération dans l'intelligentsia russe du début du siècle.
De son œuvre, seules des bribes sont traduites en français, notamment la correspondance qu'il échangea « D'un coin à l'autre » d'une chambre d'hôpital avec son compatriote Ghercensson. Révélée en 1930 par la revue *Vigile*, elle fut publiée par Bernard Grasset. Le texte en est aujourd'hui introuvable, mais la réédition en est hautement souhaitable.
Toutes deux affrontées au bouleversement révolutionnaire de la Russie soviétique, deux philosophies s'expliquent l'une à l'autre dans ces lettres. Ivanov y affirme sa foi en la transcendance et sa foi en l'homme. Inscrivant dans l'histoire la culture chrétienne, il y voit le seul réceptacle possible du sens de l'homme, le pôle œcuménique de toutes les cultures. Imbu de Rousseau, son correspondant, Ghercensson se livre au sursaut nihiliste contre le pesant savoir, et c'est de la table rase qu'il attend la naissance de nouvelles valeurs.
Cette correspondance fut échangée en 1920. Ghercensson, balayé par le nouveau régime, mourut en Russie quelques années plus tard. Ivanov, qui avait longuement fréquenté l'Italie pour y pousser des recherches sur les mythes et les croyances grecques et le culte de Dionysos, vint s'installer dans ce pays, où son sens profond de

l'homme et son amour de la culture trouvaient des correspondances. Il y fut titulaire de plusieurs chaires d'université, en particulier à Pavie.
Son exil ne fut en rien politique. La révolution lui apparaissait dans sa signification symbolique comme un événement proprement apocalyptique, et dans la Russie de 1924 il ne pouvait plus être entendu. Mais l'attachement à sa patrie divisée dans son âme même inspira sa démarche religieuse. Il adhéra au catholicisme en 1926, dans une ardente aspiration à l'unité spirituelle. Une lettre qu'il adressait en français à Charles Du Bos cette année-là lui permettait d'expliquer ce passage de l'orthodoxie au catholicisme romain comme un acte de fidélité. Et toute sa vie, Ivanov lutta en précurseur de l'œcuménisme, en prophète de la présence et de la manifestation du Verbe dans l'histoire.
Homme de grand savoir, humaniste aux vues d'une ampleur étonnante, Ivanov vivait la poésie et la foi dans un engagement absolu. Helléniste, il recherchait la sagesse, mais la demandait à la « conversion », à « la mort de feu selon l'esprit », au « bain dans les eaux du baptême ». Tout éclairé par son exigente mystique, sa vie s'unifia dans l'amour et dans l'amitié.
Autour de son fils, notre confrère et ami Jean Neuvocelle, délicat dépositaire d'un message dont il entretient la vie, les Romains qui connaissent Venceslav Ivanov ou apprennent à l'aimer à travers son œuvre l'ont honoré. Se trouvera-t-il en France une initiative qui fasse mieux connaître ce témoin de notre siècle, dont il exprima avec la vision anticipatrice des prophètes les questions, les dilemmes, la poussée vers la vérité unificatrice ?

JACQUES NOBÉCOURT.

LA PROVENCE VA CÉLÉBRER LE CENTENAIRE DE « CALEDAU »

deuxième poème épique de Mistral

(De notre corresp. particulier.)
Montpellier, ... août. — Diverses manifestations marqueront en septembre le centenaire de Calendau, le deuxième poème épique de Frédéric Mistral. Mais, alors que Mireio, épopée agreste, chantait la Provence rurale et que, plus tard, Lou Pouemo du Rose, célébrera la vallée du Rhône, artère vitale, Calendau, dans ses douze chants, exalte à travers le visage de son héros, Calendau, petit pêcheur d'enchoir de Cassis qui veut mériter l'amour de la dame d'Aiglun, la Provence maritime et montagnarde.
A Sault - de - Vaucluse, au flanc du mont Ventoux, le dimanche 11 septembre, aura lieu l'inauguration d'une plaque commémorative qui sera installée en pleine nature, face au Rocher du Cire qui, du haut de ses 864 mètres, domine les gorges de la Nesque, pittoresque rivière traversant le département de Vaucluse d'est en ouest.
Une stèle sera inaugurée à Cassis, où plusieurs manifestations se dérouleront les 17 et 18 septembre. Les *Baladins de Provence*, de Tavel, joueront, en adaptation pour la scène, des extraits de Calendau. On sait que Jean Deschamps avait, après Mireio, joué Calendau en provençal avec sa troupe dans le théâtre grec de Glanum en juillet 1961. Les *Baladins de Provence* sont des spécialistes du théâtre provençal : ils ont obtenu, il y a quelques années à Paris, avec une adaptation de Mireio, le premier prix du concours national du théâtre amateur. La soirée aura lieu le 17 septembre, dans une propriété privée appartenant à M. Hill, un citoyen des Etats-Unis séduit par la Provence, qui a reconstitué — en plus petit — le théâtre de Delphes.

ROGER BÉCRUAUX.

L'ouvrage de base de toute bibliothèque



la seule édition intégrale et conforme du célèbre DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE (Edition Gallimard Hachette).
« Ce monument national » comme disait Pasteur, ce « trésor de notre langue » (Le Figaro), cette « bible de l'homme cultivé » (Arts) est l'ouvrage de base de toute bibliothèque. Qui veut écrire ou parler correctement le français doit se référer à cette autorité indiscutée.
La nouvelle édition, la seule, la vraie ! - reproduisant scrupuleusement le texte de l'ancienne devenue introuvable, lui est supérieure par la clarté et la maniabilité. Elle a été adoptée par toutes les grandes bibliothèques, l'Académie, le Ministère de l'Éducation Nationale, etc... Elle comprend 7 volumes de 2.000 pages, format 13x26 sur velin ivoire, reliés pleine toile.

Profitez des conditions exceptionnelles offertes par la Librairie Pilote :
10 mensualités de 45 fr. ou 406 fr. (en un seul versement au comptant ou en 3 mensualités de 135 fr. 35 sans augmentation de prix). Vous n'avez rien à payer d'avance. Il vous suffit de remplir le bon de commande ci-dessous et de l'adresser à la Librairie PILOTE, 22, rue de Grenelle, pour recevoir immédiatement les volumes sans frais de port et d'emballage. Mais hâtez-vous car les conditions de la présente offre ne peuvent être garanties que pour une quinzaine.

BON à adresser à la Librairie PILOTE, 22, rue de Grenelle - Paris (VII^e). (Valable seulement pour la France Métropolitaine).

Veuillez m'adresser le Littré, édition intégrale en 7 tomes. Je réglerai (cocher la case figurant devant la formule choisie)

comptant à réception des volumes : 406 Fr. en 3 versements mensuels de : 135 Fr. 35 en 10 versements mensuels de : 45 Fr.

Je garde le droit de vous retourner les volumes dans les 3 jours dans leur emballage d'origine et sans en ce cas librer de tout engagement.

Nom : Profession :
Adresse :
N° C.C.P. ou bancaire : Signature :

« SI VOUS ETES EN VILLEGIATURE, PRIERE D'INDIQUER VOTRE RESIDENCE HABITUELLE »